



Çedille. Revista de Estudios Franceses

E-ISSN: 1699-4949

revista.cedille@gmail.com

Asociación de Francesistas de la
Universidad Española
España

Ruiz Quemoun, Fernande

Les voix du silence des rescapés de la Shoah: un retour à la vie?

Çedille. Revista de Estudios Franceses, núm. 5, 2015, pp. 159-186

Asociación de Francesistas de la Universidad Española

Tenerife, España

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=80842536008>

► Comment citer

► Numéro complet

► Plus d'informations de cet article

► Site Web du journal dans redalyc.org

redalyc.org

Système d'Information Scientifique

Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal

Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

Les voix du silence des rescapés de la Shoah : un retour à la vie ?

Fernande Ruiz Quemoun

Universidad de Alicante

Fernande.ruiz@ua.es

Resumen

Este artículo propone el análisis de tres cómics de autoficción centrados en los distintos silencios de los deportados durante y después de la Shoah cuyos protagonistas, niños judíos, sobrevivieron escondidos en silencio gracias a la solidaridad de *Justos de las Naciones*. Mediante el análisis de estas tres obras, *L'enfant cachée* de Lizano, Dauvillier y Salsedo, *Deuxième génération* de Kichka y *L'agneau qui ne voulait pas être un mouton* de Jean y Zad, la voz de tres supervivientes conseguirá romper un silencio de más de sesenta años. Nos centraremos en el silencio de Dios, en el silencio del rescatado que prefiere callar, del que le niegan el derecho de decir, del que ha desaparecido en cenizas... Haremos hincapié en la literatura memorial de autores de ensayos tales como Wieviorka, Levinas o Friedemann, entre otros.

Palabras clave: Shoah. Silencios. Cómics. Rescatados. Solidaridad.

Abstract

This paper shows the analysis of three autofiction comic books focussed on different silences of deported during and after the Shoah. The heroes are Jewish children who survived hiding in silence thanks to the solidarity of the Righteous among the Nations. The analysis of these three comics, *L'enfant cachée* (Lizano, Dauvillier & Salsedo), *Deuxième génération* (Kichka) and *L'agneau qui ne voulait pas être un mouton* (Jean & Zad), shows the voice of three survivors who managed to break their silence of more than sixty years. We will focus on the God silence, the silence of the rescued who prefers to say nothing, which right to say was denied, who has disappeared in ashes... We will emphasize the memorial literature of trials authors Wieviorka, Levinas and Friedemann, among others.

Key words: Shoah. Silences. Comics. Survivors. Solidarity.

« Alors, que vaut-il mieux, le silence ou la parole ?
Franchement, je suis incapable de le dire ».

Michel Kichka, *Deuxième génération* (2012)

0. Introduction

Aujourd'hui la Shoah est un sujet très investi par la recherche historique, littéraire, psychologique et sociologique. Fort de ce constat, nous nous intéressons aux bandes dessinées qui relatent les expériences de leurs protagonistes et nourrissent l'autofiction des albums. L'autofiction, ce néologisme revient à Serge Doubrovsky qui, sur la quatrième de couverture de son *Fils*¹ (1977), sa première œuvre d'autofiction dans laquelle il est à la fois narrateur et personnage principal, formule un résumé dans une sorte d'analyse :

Autobiographie ? Non, c'est un privilège réservé aux importants de ce monde, au soir de leur vie, et dans un beau style. Fiction, d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman traditionnel ou nouveau (Doubrovsky, 1982: sp).

Selon Colonna (1989: 17), « À la différence de l'autobiographie, l'autofiction est une forme littéraire spécifique qui serait le refuge des vies ordinaires ».

Comment expliquer que le terme qui avait un contenu déterminé chez Doubrovsky ait pu voir son sens glisser ? :

Le terme autofiction présentait l'avantage d'être parlant, de bien signifier la démarche consistant à faire de soi une fiction ou d'écrire sa propre fiction, la fiction de soi. A quoi se conjugue le fait que le terme autofiction n'a de sens précis que dans les autocommentaires de Doubrovsky qui ont été ignorés la plupart du temps (Colonna, 1989: 23).

Pour que l'on puisse parler d'autofiction, il faut que l'auteur mette en jeu son identité avec l'un de ses personnages. Par nécessité intérieure, l'écrivain se dissimule derrière son personnage et pour que cette attitude narrative soit conduite jusqu'à son terme et il est nécessaire que l'écrivain laisse entendre que son texte est une confession. Pour Serge Doubrovsky (1982: 96) :

¹ En 2014, le manuscrit est réédité dans sa version initiale, chez Grasset, sous le titre *Le Monstre*.

L'autofiction, c'est la fiction que j'ai décidée, en tant qu'écrivain, de me donner à moi-même et par moi-même ; en y incorporant, au sens plein du terme, l'expérience de l'analyse, non point seulement dans la thématique, mais dans la production du texte.

Cet article s'interrogera sur la fonction du silence, récurrent chez les rescapés de la Shoah. Sur ce, notre recherche relève du domaine du silence des enfants rescapés de la Shoah qui, devenus adultes, s'adonnent au témoignage. Cette littérature mémorielle bien que subjective se fonde sur une transmission de témoignage et devient un combat contre l'oubli dans l'espace public en tant que littérature de témoignage. Annette Wieviorka (2013: 42) affirme que :

Le témoignage se mue parfois en littérature [...]. Un vrai livre est supposé mieux assurer la transmission. Mais surtout dans un paysage où la mort est omniprésente, chemine l'idée que l'œuvre, elle, est immortelle, qu'elle seule peut assurer le souvenir, c'est-à-dire l'éternité. C'est dire la confiance mise dans l'écrit [...].

Au XX^e siècle apparaît un nouveau genre littéraire : la littérature de témoignage pour évoquer une violence de masse, des faits indiscutables qui laisseront dans l'Histoire une tache indélébile du système concentrationnaire et des génocides. Le survivant, conscient de ses limites de chroniqueur, se doit d'accomplir une mission au nom des morts et auprès des vivants, et relate son vécu, son expérience. Mais ce témoignage est-il vraiment un genre littéraire ? Tout se joue autour de la fictionnalisation et l'essentiel est d'inciter l'auditeur, le lecteur à découvrir, à repenser des atrocités vécues par des êtres humains. La réalité de ces dépositaires est relatée sobrement, avec précision, sans interdit, sans indulgence. Ils ne cherchent pas à émouvoir le récepteur. Il s'agit de rendre hommage à la véracité de la narration mais la souffrance s'installe dans le récit et le témoignage prestant, douloureux suscite l'indignation et soulève un problème crucial : comment expliquer l'inexplicable ? Par conséquent, la fictionnalisation mêle l'imaginaire au réel et le lecteur ne peut plus séparer la fiction de la réalité. Autrement dit, au fil du temps, le narrateur contraint au silence pourrait éventuellement greffer des éléments fictifs à des éléments réels.

À quoi vient s'ajouter le monde de la bande dessinée qui découvre des personnages, dans certains cas réels au sein d'un monde de fiction laissant jaillir la parole des silencieux.

La Seconde Guerre mondiale favorisa l'anéantissement d'une civilisation violente dans un silence qui hurlait une indescriptible et inexplicable cruauté. Malheureusement, seul le silence et la passivité répondaient aux cris de détresse des victimes, furent-ils enfants ou adultes. Le silence de ceux qui igno-

raient le mal en détournant leur regard aux indicibles atrocités, demeurant sourds à la souffrance.

Dans cet article, nous nous proposons d'aborder après plus de soixante ans les voix du silence des enfants juifs rescapés de la Shoah dans le domaine de la bande dessinée. Selon Joë Friedemann (2007: 106), « examiner le motif du silence chez des auteurs qui se sont donnés pour tâche de rapporter une tragédie ne pouvant normalement être décrite qu'à l'aide de mots ou d'images, tient évidemment du paradoxe ». Hantés, privés de la parole, ces enfants-victimes de la Shoah à qui leur a été volé le droit de témoigner du vide de leur existence, surmonteront bien plus tard leur désarroi vécu dans le silence et, faisant acte de parole, raconteront l'indicible. Deux notions se rapprochent dans le mutisme : le silence et l'indicible, mais s'éloignent par rapport à leur signifié :

L'indicible correspond à ce qu'il est difficile d'exprimer, il implique une impossibilité, un empêchement dans le dire alors que le silence, de caractère plus dynamique, peut constituer un choix du locuteur potentiel, une volonté se traduisant par le refus de parler, de communiquer, de transmettre verbalement une émotion, une idée; ou encore par la difficulté de décrire une réalité dont on désire refouler jusqu'au souvenir (Friedemann, 2007: 109).

Bien qu'inimaginables, ces souffrances individuelles ont pu voir le jour, être publiées dans le monde grâce à la littérature du témoignage². Cette cruauté voit le jour dans l'œuvre d'Élie Wiesel³ et Primo Levi⁴, qui témoignent sur la plus grande expérience criminelle de l'Histoire en relatant leur expérience concentrationnaire dans les camps nazis. Une nécessité de se libérer et de raconter « aux autres » les événements tragiques d'une époque troublée par le destin

² Cf. l'œuvre de Patrick Modiano, Prix Nobel de littérature 2014 « pour l'art de la mémoire », avec lequel il a évoqué les destinées humaines les plus insaisissables et dévoilé le monde de l'Occupation.

³ Élie Wiesel, écrivain, philosophe américain, rescapé de la Shoah, issu d'une famille juive hongroise, est déporté avec sa famille à Auschwitz-Birkenau. Il y perdra sa mère, une de ses trois sœurs et son père. Outre une quinzaine de romans, le récit de sa captivité se retrouve dans *La Nuit* (*Night* est resté sur la liste des meilleures ventes du *New York Times*). Il reçoit le Prix Nobel de la paix en 1986.

⁴ Primo Levi, né et mort à Turin, est l'un des plus célèbres survivants de la Shoah. Chimiste de formation, devint écrivain afin de montrer, transmettre et expliciter son expérience concentrationnaire à Auschwitz. Sa déportation est l'événement déterminant de sa vie, devenant principal thème de son œuvre, mais aussi l'aune à laquelle il mesure les événements ultérieurs de son existence. Il écrit son premier livre entre décembre 1946 et janvier 1947, *Si c'est un homme* (*Se questo è un uomo*) qui est un témoignage. En 1963 il publiera *La Trêve* et de nombreux articles.

d'êtres humains ordinaires donne naissance à la poésie de Paul Celan⁵, à des documentaires tel *Shoah* de Claude Lanzmann (1985), au feuilleton *Holocaust* réalisé par Marvin Chomsky (1979)⁶ et à une interminable liste de films tels *Train de vie* de Radu Mihaileanu (1998)⁷ ou *La rafle* de Roselyne Bosch (2010). Au-delà de ces productions qui garantissent la mémoire sociétale, le développement de la bande dessinée contribue à la reconnaissance de la mémoire de la Shoah. Retenons la sortie en 1986 du premier tome de *Maus*, d'Art Spiegelman⁸, qui met en lumière la Shoah et lui a valu le Prix Pulitzer en 1992.

Au fil des années le mur du silence s'effondre et la parole prend place chez les survivants de l'Holocauste. Ce n'est qu'à partir de 1962 que la vision des survivants a été considérée comme une source valide, il a fallu attendre presque 30 ans pour que la société civile ait la force de les écouter, de les entendre, de les croire. Dans ces conditions, les rescapés décident de témoigner, de raconter aux plus jeunes leur vie, leurs persécutions à visée génocidaire subies durant de longues années. Est-ce la volonté de partager leur point de vue qui les encourage à parler ? Est-ce la fragilité d'un fantôme éphémère appelé temps qui s'enfuit inexorablement ? Est-ce l'amertume d'un devoir de transmission pour échapper à l'oubli ? La perspective du danger perpétuel a favorisé cette occultation en privant certains survivants à parler d'un malaise d'une vie qui s'achevait dans le silence. S'ils avaient osé en parler, ils auraient, possiblement, réduit leurs angoisses et leur tourment à la seule signification des mots. Toutefois, comment mettre des mots à cette cruelle réalité, à cette colère mêlée à la honte ? Chacun réagit en fonction de l'écoute de l'autre, persuadé qu'on ne le croirait pas (Haudot, 2012) et qu'il y mettrait trop de sa propre émotion.

⁵ Paul Celan est reconnu comme le plus grand poète juif. Sa poésie est une des plus difficiles qui soit, avec en arrière plan la présence de la Shoah. Son poème de 1947 «Fugue à la mort» fera vite le tour de l'Europe. Il publia sept recueils en allemand et en français, dont *La rose de personne* en 1968.

⁶ Feuilleton très critiqué par Wiesel (1996: 161) qui le qualifia de «faux, offensant, bon marché [...] ce film est une insulte à ceux qui ont péri et à ceux qui ont survécu», in ... *Et la mer n'est pas remplie*.

⁷ Dans le film, les habitants d'un *shtetl* (village juif d'Europe de l'Est) décident d'échapper à la Shoah en se déportant eux-mêmes en train. L'organisation de cette folle entreprise est l'occasion d'une satire festive qui se joue de l'angoisse.

⁸ Art Spiegelman est un auteur de BD et illustrateur américain, né à Stockolm. Surtout connu à partir des années 1980 pour sa BD en deux tomes *Maus*. Il traite les persécutions des Juifs, notamment durant la Shoah, en transposant le récit autobiographique de son père, rescapé juif des camps nazis, dans un univers animalier, où les nazis sont représentés par des chats et les Juifs des souris (*maus* en allemand). *Maus* raconte la vie de Viadek Spiegelman et de son fils Arthur qui cherche un terrain de réconciliation avec son père, sa terrifiante histoire et l'Histoire. Des portes d'Auschwitz aux trottoirs de New York, se déroule le récit d'une double survie : celle de son père, mais aussi celle du fils qui se débat pour survivre au survivant.

Alors, face à cette entrave le rescapé choisit de se taire car la force du non-dit est d'une telle intensité qu'au fil du temps, l'enfant devenu adulte perpétue son silence. Néanmoins, pour certains survivants le réveil du mutisme, du non-dit, de l'amnésie aura lieu cinquante, voire soixante ans plus tard.

Selon Vogel, entre oubli et remémoration, analyser le non-dit dans un texte littéraire semble une entreprise difficile :

Le non-dit du texte littéraire sur les crimes nazis semble refléter cette double impasse, entre parole et silence.

En dehors de la difficulté de dire les crimes nazis, le non-dit est lié aussi à la crainte d'une « contamination », comme si l'horreur racontée devait déteindre sur les autres, et notamment sur les générations suivantes (Vogel, 2003: 219).

1. Corpus et méthodologie

Les albums de jeunesse engagés, moyen de transmission et outil de mémorisation, deviennent un vecteur de recherche et de nécessaire sensibilisation. Il faut raviver la mémoire collective, les secrets du silence se dévoilent soixante ans plus tard aux héritiers de cette barbarie. La société, responsable de cette monstruosité a le devoir de mémoire, d'une prise de conscience et le droit de parler de la haine de l'autre qui a fait tant de victimes et de rappeler ce qui s'est passé. Il est nécessaire de faire parvenir au monde ce témoignage pour que plus jamais telle atrocité ne se reproduise. En 1979, Serge Klarsfeld fonde l'association des *Fils et des filles de déportés juifs de France*. Durant les années 1980, la parole du témoin prend place face à celle de l'historien, c'est ce qu'Annette Wieviorka appelle *l'ère du témoin*, la France et l'Europe s'engagent dans une opération de témoignage et les recherches sur la Shoah se poursuivent. Le projet littéraire de la Shoah rentre dans les programmes scolaires en 1981 et sensibilise les jeunes à travers des activités pédagogiques. La BD, se rapportant à la Shoah, atteint une dimension testimoniale qui touche le grand public. De plus, ce moyen de transmission de l'indicible se transforme en passeur de mémoire et achemine le rescapé vers la *guérison*, il faudra cependant attendre les années 1990 pour que la mémoire du génocide soit graduellement transférée aux institutions publiques et ne reste donc plus le seul fait des groupes qui en étaient porteurs. Ce processus va de pair avec la mise en place d'une véritable « politique de la mémoire » qui aboutit dans sa dimension « universelle » par la voix du Président de la République Jacques Chirac en 1995.

Nous souscrivons à la thèse d'Annette Wieviorka ce processus d'intégration de la mémoire constituée dans la réalité d'une mémoire qui reconstruit le passé :

Le témoignage quand il se trouve à un mouvement de

masse, exprime autant que l'expérience individuelle, le ou les discours que la société tient sur les événements vécus par le témoin. [...] Mais il le dit avec les mots qui sont ceux de l'époque où il témoigne, à partir d'un questionnement et d'une attente implicites qui sont aussi contemporain de son témoignage, lui assignant des finalités dépendant d'enjeux politiques ou idéologiques, contribuant ainsi à créer une ou plusieurs mémoires collectives, erratiques dans leur contenu, dans leur forme, dans leur fonction et dans leur finalité, explicite ou non, qu'elles s'assignent (Wieviorka, 2002: 13).

Ce témoignage tenterait-il de responsabiliser le lecteur ? Pour répondre à cette question nous avons cherché parmi nombre d'albums publiés concernant ce thème. Si la bande dessinée n'a pas toujours eu une bonne réputation et a même été considérée un sous-genre ludique adressé qu'à la jeunesse, son succès indéniable, dû à sa structure de récit visuel, occupe une place d'honneur en littérature. Trois albums dont le *silence* a été exploré dans différentes situations aussi bien réelles que fictives ont retenu notre attention. Trois bandes dessinées : *L'enfant cachée*, de Marc Lizano, Loïc Dauvillier et Greg Salsedo (2012) ; *Deuxième Génération. Ce que je n'ai pas dit à mon père*, de Michel Kichka (2012) et *L'agneau qui ne voulait pas être un mouton*, de Didier Jean et Zad (2010). Toutes trois ont été analysées depuis la perspective du silence du rescapé, du silence de Dieu, du silence qui ignore le mal, du silence de celui qui empêche de dire, du silence du regard et du langage.

Le premier ouvrage, réalisé en collaboration avec l'APJN⁹ et qui commémore les 70 ans de la rafle du Vel d'Hiv, est le premier album pour enfants à évoquer le silence des rescapés, une période pendant laquelle ils se sont tus. Et cette BD restera une référence pour la transmission de la mémoire de la Shoah, un récit de vie. Cette autofiction se rapporte au témoignage d'une enfant cachée qui raconte timidement à sa petite fille son histoire avec des mots simples et minutieusement choisis. Depuis longue date, Dounia, ravagée de frustrations, toujours plongée dans ses ténèbres, évoque comme tous les soirs son enfance, elle regarde avec tristesse son album de photos pour garder intacts les souvenirs de cette période où eu lieu l'inimaginable. Aujourd'hui, Elsa, sa petite fille n'arrive pas à s'endormir et se réfugie dans la chambre de sa grand-mère en requête d'affection et de câlins. Or, apercevant sa grand-maman accablée et blottie dans son fauteuil dans le silence de la nuit, la fillette s'attribue le rôle de maman et tente de rassurer Dounia en lui demandant de raconter son cauchemar. Pour ce, le moi invente et prête au je son *aventure*, un épisode de sa vie

⁹ APJN : *Anonymes, justes et persécutés durant la période nazie dans les communes de France*.

qui ne s'est pas précisément déroulée de la sorte. *L'enfant cachée* va devoir tout raconter à sa petite fille. Ses amis, l'école, ses voisins, son papa, sa maman... Le port de l'étoile jaune, la rafle, les délations... et sa vie d'enfant cachée grâce au courage de Justes.

Désormais, Dounia brisera son silence, cette rupture assurera la transmission de ses souvenirs. Elle se doit d'être claire et de dire la vérité bien qu'avec des limites car elle ne peut pas tout raconter à sa petite fille. Alors Dounia, apparemment insouciant comme l'enfant qu'elle ne fut jamais, fait de sa vie une fiction afin d'épargner Elsa. Elle recrée sur un ton chaleureux, triste mais mesuré son drame pour être entendue et comprise par sa petite fille.

Par rapport au format de l'album, sur la couverture, une fillette visiblement insouciant dont la tête est surdimensionnée court dans la rue, cartable à la main. Un détail déchirant accroche le lecteur, elle porte la petite étoile jaune sur sa jolie petite robe noire. Pour faciliter les rafles et les déportations de Juifs, les nazis récupèrent le port humiliant de la rouelle imposé par le Concile de Latran en l'an 1215.

Au Moyen Âge, le jaune était la couleur de la folie, de la trahison, du mal :

Le port de l'étoile attestait publiquement une différence. Ce n'est pas sans raison que certains enfants juifs ont été confrontés à un discours dévalorisant, antisémite qui renforça leur silence d'après-guerre. « Les Juifs représentent tout ce qui est faux et mauvais dans un monde où une guerre sans fin oppose le Bien et le Mal » (Dresden, 1991: 84).

Le corpus suivant, une BD pour adulte, bien que catalogué pour plus de 10 ans, est le récit autofictionnel du fils de l'unique survivant de *toute* une famille qui revit son passage à Auschwitz à la suite du suicide de son benjamin. *Deuxième génération* n'est pas un règlement de compte avec l'Histoire. Cette BD s'inscrit dans la continuité des témoignages sur la Shoah pour raviver les cendres de l'oubli. Son auteur se résout d'analyser le lourd héritage familial des enfants de rescapés. L'un des fils ne trouvera pas d'autre moyen d'expression de son malaise que de se suicider. Pour le père, vient le temps de témoigner, de ne penser qu'à ce devoir, désormais sa seule façon de survivre. L'autofiction permet à Michel Kichka de raconter sa vie, de retracer les instantanés décisifs d'une enfance, d'une jeunesse et d'une vie passée dans l'ombre de la Shoah. Reprenant Colonna (1989: 48), « [...] l'intérêt de l'autofiction étant la fictionalisation de soi, la possibilité de changer de personnalité ou d'existence, toutes les métamorphoses sont envisageables ». Désormais, ce survivant qui s'est toujours montré taciturne et fuyant, prend la parole sur un ton d'autorité et ra-

conte une histoire d'adversités qui se déroule du Plat Pays à la Terre promise, entre cauchemars, souvenirs blessants, moments joyeux et actes de délivrance.

En ce qui concerne l'illustration du livre, support de la parole, le choix des couleurs employées dans l'album, noir et blanc reflètent la mémoire personnelle de l'auteur comme effet psychologique chez le lecteur. Sur la couverture de la BD, en premier plan un petit personnage aux lunettes de vue rondes, un carton à dessins sous le bras, se tient debout sur un immense bonnet à rayures, marqué d'un numéro d'immatriculation. Au fond Auschwitz.

Le dernier corpus, un album sélectionné par le ministère de l'Éducation nationale est adressé à des enfants de troisième cycle. *L'agneau qui ne voulait pas être un mouton* expose avec discernement la solidarité qu'ont pu déployer les victimes pour survivre à leur tortionnaire au sein du système concentrationnaire. Depuis toujours, dans le silence de l'indifférence les moutons se font dévorer par le loup. Tout le monde est d'accord là-dessus. Alors, quand le loup a emporté le mouton malade, on n'a rien dit parce qu'on n'était pas malade. Quand le loup s'est attaqué au mouton noir, on n'a rien dit parce qu'on n'était pas noir. Mais quand le loup a englouti le bélier, on s'est dit que notre tour allait bientôt arriver... La fonction de cette fable met en évidence la solidarité, la résistance de la vie communautaire et le courage de certains *agneaux* qui décident de se révolter.

Sur la couverture de l'album, dans la gueule du loup grande ouverte, le dessinateur crayonne un petit mouton entre les crocs terrifiants de la bête. Ces trois récits poignants, retracent la vie de survivants après l'atrocité vécue tout au long de la Shoah due à leur condition de Juif.

2. Comment oser témoigner d'un vécu à jamais situé ni dans le réel ni dans l'imaginaire ?

Un des problèmes de la Shoah est l'isolement. Par pudeur, les rescapés presque toujours orphelins, parlent très peu de leur réalité vécue à leurs enfants mais les enfants d'hier parlent plus facilement aux enfants d'aujourd'hui : leurs petits enfants. L'éloignement du souvenir facilite la réflexion, la transmission. Une grand-mère, jadis enfant cachée¹⁰ plutôt que dernier maillon, décide enfin

¹⁰ Le terme « enfants cachés » est devenu un repère identitaire très récemment, permettant à des centaines de milliers de personnes de se reconnaître dans une expérience singulière. L'association des « Enfants cachés », se crée après la première rencontre internationale des enfants cachés à New York en 1991. En France, l'association se crée fin 1991.

Nous reprenons de Kangisser-Cohen (2005: 172) la définition de l'enfant juif caché : « Tout enfant juif qui a survécu à l'occupation nazie en Europe, que ce soit en se cachant, comme partisan ou dans les camps, et n'ayant pas plus de seize ans à la fin de la guerre » (apud Fohn, 2011) et qui peut être donc considéré comme « survivant de la Shoah ». Tous les enfants juifs cachés en Europe durant la Seconde Guerre Mondiale sont donc des survivants du géno-

d'être le « transmetteur » de mémoire et raconte son histoire à sa petite fille. Tout au long de sa vie, elle demeure discrète envers son fils, elle ne fait ni part de ses souffrances ni exprime sa détresse, elle a refoulé les souvenirs de sa mémoire. Le déclencheur de cette prise de parole n'est autre qu'un moment de solitude émergeant de sa vie d'enfant cachée, étouffée depuis des lustres. Sur l'enfant repose le poids des souvenirs qui se veulent un outil de la mémorisation d'une atrocité qui n'aurait jamais dû exister. Tous les faits du récit relatés par le je progressent dans la narration en tant que devoir de transmission de mémoire sur le sort des Juifs engagés dans une histoire d'extermination. L'indicible de la descente aux enfers d'une petite fille est contée par la grand-mère qui s'entretient avec sa petite fille pour résoudre des difficultés propres à l'écriture de soi et se libérer d'un silence de soixante ans ; la société a le devoir et le droit de savoir ce qui s'est passé. Effectivement, elle fait partie des enfants obligés à vivre clandestinement, ces derniers survivants de la Shoah capables de témoigner sur leur propre vécu pendant la guerre.

Son récit de survie commence : il y a bien longtemps, en rentrant de l'école, son père annonce une *bonne nouvelle*, il a accepté que sa famille devienne une famille de *shérifs* :

Ce matin, j'ai assisté à une grande réunion. Des personnes ont proposé que nous devenions une famille de shérifs. Bon ! J'aurais aimé vous en parler avant de prendre une décision mais... je devais donner la réponse tout de suite. Alors, j'ai dit oui !

Papa était heureux. Maman était toute triste (EC, 10)¹¹.

Le lecteur se saisit d'une vie et se sent comme faisant partie d'une génération à laquelle il est possible de parler d'un passé issu du silence de toute une vie. Le lecteur perçoit ce témoignage comme une expérience déchirante, à l'opposé de la trahison du film ahurissant sans préoccupation mémorielle : *La vie est belle* de Roberto Benigni. Un récit fictionnel tourné en dérision qui menace l'intégrité de la mémoire et réussit à fausser la vérité en essayant de banaliser en 90 mn la cruauté des camps de concentration et à plonger le spectateur dans cette horreur à travers les yeux d'un petit garçon candide.

Dounia est, elle aussi, innocente mais quelque peu sceptique « *En plus, les shérifs ça ne vit pas en France* » (EC, 17). Elle porte l'étoile jaune comme cer-

cide juif, bien qu'ils n'aient été reconnus comme tels qu'à la fin des années 80 (Kestenberg, 1988). Parmi les enfants juifs qui vivaient en Europe, seuls 10% d'entre eux ont survécu à la Shoah (Valent, 1998). La plupart des enfants juifs survivants se sont cachés, tandis qu'une minorité a survécu aux camps (Krell, 1993).

¹¹ Les citations tirées de l'album de Lizano, Dauvillier & Salsedo, *L'enfant cachée*, seront indiquées dans le texte avec le numéro de la page précédé des sigles entre parenthèses (EC).

tains petits camarades d'école et subit des mesures discriminatoires sans comprendre pourquoi :

- Dounia ! Tu prends tes affaires et tu vas t'installer dans le fond. Pourquoi je ne peux pas rester à ma place ? Qu'est-ce que j'avais fait de mal pour que la maîtresse soit si en colère contre moi ? [...]
- Une enfant comme toi devrait déjà se réjouir d'être admise à l'école. – Qu'est-ce que j'avais fait ? [...] Je ne comprenais pas pourquoi le fait d'être juive me rendait différente des autres enfants de ma classe (*EC*, 13).

3. Comment expliquer et comprendre le silence du drame de la Shoah ?

Il y a tout un travail de transmission pour comprendre la Shoah. Cet engagement, sans conteste, prétend rappeler à l'opinion publique ce qui s'est passé durant cette période afin de devenir passeurs de mémoire. Le premier et troisième récit, adressés à des enfants, et soutenus par le Ministère de l'Éducation, demandent du travail réel d'un accompagnateur de la lecture, bien qu'ils appartiennent à la littérature de jeunesse et donc adaptées à leur entendement et maturité. Pour comprendre une histoire, il faut identifier les personnages et les lieux tels qu'ils sont évoqués dans l'intrigue du récit, se représenter les faits et leur enchaînement dans leur ordre logique et chronologique. Comment se mettre au niveau de l'enfant ? Le récit établit un processus identificatoire, les enfants d'aujourd'hui comprennent l'amitié, les problèmes scolaires, les jeux, les relations avec leurs parents et s'intéressent à la vie de leurs grands-parents. Attentifs au passé de leurs aïeux, ils peuvent imaginer ce qu'ils auraient fait ou ne pas fait à leur place. Toutefois, du point de vue physique, dans les albums de jeunesse tout est rond, le visage est disproportionné, on parle de l'humain: la tête, les yeux parlent des émotions. La maîtrise de l'expressivité gestuelle et physiologique fait surface dans l'espace de la réalité pour certains lecteurs, dans la fiction pour d'autres. Cependant, c'est précisément en associant les illustrations aux témoignages (Bornand, 2004) que le lecteur reçoit l'impact de la réalité par la voie de la BD qui diffuse la voix des survivants et leurs silences tout au long de l'histoire.

La première BD, une histoire très particulière adressée à des enfants de 8, 9 ans et racontée avec simplicité et délicatesse, elle témoigne sans rancœur apparente de la souffrance d'une enfant cachée restée dans le silence pendant plus de soixante ans. Cet ouvrage très travaillé et très juste, encourage l'accompagnateur de l'enfant à la réflexion et à la lecture vers la découverte de la Shoah. Ces souvenirs demandent beaucoup de suivi et de soutien pour confronter les jeunes lecteurs à telle infamie avec réserve pour leur éviter égarements et désarrois. Cependant, est-il possible qu'un enfant de 9 ans puisse rai-

sonner et comprendre tel récit sans être guidé? Il faut essayer de favoriser des échanges entre un *personnage* médiateur ou une personne proche et l'enfant qui découvrira à petits pas, guidé par son interlocuteur, l'histoire de l'héroïne avec des mots d'enfants. Seul l'appauvrissement de la réalité autorise un tel récit de l'horreur. La grand-mère vide la réalité, la refoule pour transmettre à sa petite fille son vécu d'enfant cachée, privée de ses parents. L'histoire est certes vraie néanmoins, pour épargner la fillette, la grand-mère la transforme en vraisemblable qui n'est pas exactement la vérité, de sorte que la première lecture de l'histoire s'éloigne de ce qu'elle le fut jadis. Pour ce faire, le *je* narratif, enfant devenue adulte, parle à l'accompagnateur qui doit guider la lecture, Elsa va à son tour le transmettre à son papa. Le *je* parle à *tous*, le *je* met des mots à son vécu et la libère d'un silence de plus de soixante ans transperçant le cœur du lecteur comme une dague.

Conscient de transmettre un témoignage extrêmement poignant, l'auteur sait qu'il compte sur un intermédiaire coopératif qui va accompagner le récepteur de l'histoire dans son cheminement. Ceci dit, la force illocutoire de l'énoncé qui est le narrateur à travers la grand-mère présuppose la complicité du lecteur, médiateur du récit qui adhère au principe de coopération (cf. Grice, 1979) par rapport au récepteur : l'enfant à qui est adressée l'histoire. Ce récit de vie porteur de silences fera désormais partie de la vie d'Elsa et du lecteur.

4. Le silence

Il s'agit tout d'abord de définir ce terme : le silence. Selon le dictionnaire Larousse, le silence désigne de manière générique l'absence de bruit ; le fait de se taire, de ne rien dire. S'agissant du silence des rescapés, ne nous limitons pas à cette définition, nous le précisons au long de cette étude. Cependant, comment parler du silence sans utiliser la parole ? Comment dire le silence, comment l'écrire sans provoquer ce que Levinas (1974: 112) appelle une « indiscretion à l'égard de l'indicible » ! En 2011, l'Association Européenne François Mauriac organisa en Ukraine un colloque : *Le silence et la littérature*. Au programme, Thierry Laurent présente « Le silence dans l'œuvre de Patrick Modiano »¹² et, au cours d'un entretien, un journaliste lui demanda où il en était avec le bruit et le silence, ce dernier lui répondit « c'est toujours le silence qui a le dernier mot » (Laurent, 2013: 57). La vie est pleine de paradoxes, le mutisme se transforme dans le silence, alors comment apprivoiser ce mutisme dans le silence? S'agit-il toujours d'un même et unique silence ? Dans la Bible, Parole de Dieu, Dieu parle pour créer le monde, pour appeler l'homme, pour parler avec lui. Dieu parle aux patriarches Abraham, Moïse et Jacob mais la

¹² La littérature modianienne est construite à partir de la quête de l'identité et de la période de la Shoah.

Bible est aussi le temps donné aux silences de Dieu car après avoir tout créé, Dieu fit le silence. On ressent parole et silence comme une relation avec Dieu, la Bible est donc un espace de dialogue, raison pour laquelle les silences pèsent si fort dans le judaïsme. En effet, le Dieu d'Élie, d'Abraham, de Moïse est un Dieu de dialogue qui ouvre un espace dans lequel nous pouvons donner du sens à la vie.

4.1. Le silence peut-il être virulent ?

Il s'avère que le silence est susceptible de devenir dangereux lorsque les hommes ne dialoguent pas, il peut jusqu'à les pousser au meurtre. Rappelons-nous que le premier meurtre de l'humanité, le premier fratricide, d'après la Bible, eut lieu dans le silence : « L'Éternel dit à Caïn : – Où est Abel ton frère ? Et Caïn répondit : – Je ne sais ; suis-je le gardien de mon frère ? – Écoute la voix du sang de ton frère crier vers moi du sol » (*Genèse* IV, 9-10).

Pourtant, le silence peut devenir un signe de respect, de deuil. Afin de dévoiler ce silence, retenons un souvenir d'école de Mitchi lorsque les enfants allaient avec l'école se recueillir devant le monument du soldat inconnu et déposer une gerbe de fleurs le 11 novembre « Rentrez en silence, deux par deux ! » (*DG*, 8)¹³. La maîtresse demande aux enfants de respecter le silence des morts pendant que Mitchi se demande pourquoi un soldat inconnu bénéficiait d'une stèle en pierre tandis que son grand-père n'avait même pas une pierre tombale.

Le silence peut prendre d'autres formes : le silence complice qui permet le mal et le silence de celui qui se refuse de témoigner. Pourrions-nous répondre à la question suivante : le silence serait-il complice de la violence ? Redoutable question qui hante les esprits.

Tout d'abord, nous réfléchirons sur le silence de ceux qui ignorent la souffrance d'autrui en permettant de telles atrocités et sur le silence du rescapé qui a renoncé à parler de lui-même pour ne parler que des autres. Pour ce faire, prenons un exemple, Dounia est ignorée de sa maîtresse, de ses petites camarades sur ce, leur silence complice autorise et justifie le mépris dont tous les Juifs en sont ses victimes. Deux grands dessins de l'album de *L'enfant cachée* occupent deux pages et illustrent ce silence complice. Dounia, assise au dernier rang n'a plus le droit d'intervenir en classe, elle doit se taire. À la page 15, Dounia puérilement calme et tranquille, observe avec de tout petits yeux les autres enfants jouer à la marelle, à tu-l'as..., à côté d'elle, une petite camarade, les yeux baissés, honteuse sans comprendre pourquoi n'ose même pas regarder devant elle. Elles sont là, appuyées contre le mur du fond de la cour de récréation, confrontées à un silence méprisant et humiliant qui les isolent de leur

¹³ Les citations tirées de l'album de Kichka, *Deuxième génération*, seront indiquées dans le texte avec le numéro de la page précédé des sigles entre parenthèses (*DG*).

monde enfantin, la culture du silence prend place dans leur monde (*EC*, 14). Comme l'affirme Friedemann (2007: 117) « Le silence du langage se mêle au silence du regard ».

Il en est de même pour le père de Mitcha, qui subit autant ce silence complice. Être le premier en classe est pour lui une revanche sur Hitler. Il doit exhiber la réussite de son fils : « Je n'ai pas pu finir l'école à cause des nazis. Alors, sois toujours premier de classe. Promis ? – Promis, Papa » (*DG*, 17).

Lorsque le rescapé est aux prises avec ses propres interdictions, voire son « silence volontaire », comment s'efface-t-il derrière ce mutisme ? Comment esquive-t-il la parole ? Nous avons repéré quelques exemples : « Maman nous a très peu raconté sur la période [...] Elle a choisi d'effacer son histoire derrière celle de Papa » (*DG*, 28).

Par rapport à la BD de *L'enfant cachée*, trois cases (*DG*, 77) illustrent le silence que s'est imposée Dounia tout au long de sa vie. En premier plan on voit l'enfant victime du phénomène de l'usure de la vie plongée dans le silence. Cependant, la veille au soir, elle a rompu la barrière du silence grâce sa petite fille Elsa mais ses mots ouvrent de nouveau les plaies qui l'ont tant fait souffrir. Dounia a dit, a raconté mais là, face à son fils, elle se sent trahi par sa faiblesse, démasquée, elle s'effondre sous le poids de son sentiment de culpabilité et perd de nouveau la parole. Les personnes qui ont vécu cet enfer ont voulu très vite oublier, comment comprendre et assumer leur survivance sans accepter qu'ils auraient dû mourir eux aussi ?

Dans son discours de réception du prix Nobel, Patrick Modiano (2014: 13'32'') fait allusion à ce sentiment de contrition :

[...] Un mauvais rêve et aussi un vague remords d'avoir été en quelque sorte des survivants. Et lorsque leurs enfants les interrogeaient plus tard sur cette période et sur ce Paris-là, leurs réponses étaient évasives. Ou bien ils gardaient le silence comme s'ils voulaient rayer de leur mémoire ces années sombres et nous cacher quelque chose. Mais devant les silences de nos parents, nous avons tout deviné, comme si nous l'avions vécu.

Parallèlement à ce silence, il faudrait ajouter la fonction expressive des points de suspension qui interrompent le flux de la parole déterminé par l'émotion. L'intentionnalité des pauses marque dans ce cas la tristesse de Dounia et la supplication silencieuse qu'elle adresse à son fils « Je suis désolée... Je ne voulais pas... je n'ai pas voulu mal faire... tu sais ... je ne... » (*EC*, 75).

Néanmoins, le silence volontaire peut changer de nature et devenir révélateur. Dans *Deuxième génération*, Henri, le père de Mitchi, garda le silence jusqu'à l'âge de 70 ans bien que de temps à autre il laissait glisser inconsciem-

ment ses souvenirs « Depuis tout petit, je suis un témoin privilégié, mais je pense qu'il ne s'en est pas rendu compte. Ni du fait que son silence aura été éloquent » (DG, 90).

Il est indéniable qu'Henri savait, qu'il sait mais ne voulait pas ou ne pouvait pas *dire*, il voyait et voit loin, dans le passé, vers le futur, il voyait haut, vers le Dieu universel. Mais, comment mettre des mots à telle atrocité ? Comment transmettre sa souffrance à ses enfants ? Ceci était au-delà des capacités d'expression. Comment expliquer tant de haine, de fureur ? Comment comprendre un projet de mort industrialisée ? :

- Pourquoi les nazis haïssaient tant les Juifs au point de vouloir les exterminer ? [...] – J'ai pratiquement lu tous les ouvrages qui traitent la question...
- Et... ?
- Je n'ai jamais trouvé de réponse ! (DG, 86).

Le neuropsychiatre Fineltain (2008: 5), dans son article « Les syndromes des survivants de la Shoah », parle de « société du silence » et affirme que le silence constitue un remède contre le déchirement de la peur tout en alimentant les souvenirs.

Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons au silence des survivants de la Shoah qui « ne sont pas écoutés » comme a indiqué Simone Veil (2006: 7) lors de son discours à Amsterdam le 26 janvier 2006 « Ce retour a été, je le répète, terrible : nous étions seuls, enfermés dans notre solitude, d'autant plus que ce que nous avons vécu, personne ne voulait le savoir ». Personne ne voulait entendre parler de détresse, blessures, expériences criminelles qui n'étaient pas perçues comme telles par leurs interlocuteurs. On leur parlait d'un autre monde, ils trouvaient ces propos insensés, il ne s'agissait pas de résistants. Dans cette perspective, nous reprenons les paroles de Simone Veil :

On entend souvent dire que les déportés ont voulu oublier et ont préféré se taire. C'est vrai sans doute pour quelques uns, mais inexact pour la plupart d'entre eux. Si je prends mon cas, j'ai toujours été disposée à en parler, à témoigner. Mais personne n'avait envie de nous entendre (*apud* Wieviorka, 2013: 170).

Confronté à cet impénétrable silence de la Shoah, l'enfant devenu adulte accompli, témoin rescapé de l'abîme des camps d'extermination, s'interroge sur son sort : Pourquoi Dieu est-il resté dans le silence ?

4.2. Le silence de Dieu

Ainsi, le déporté doit se taire mais se heurte au silence divin, à l'anéantissement d'enfants, d'hommes et de femmes pendant une guerre meurtrière sans précédent. Il réfléchit sur son identité religieuse et essaye d'assumer

son histoire. Élie Wiesel (1989: 12), après dix ans de doutes, d'hésitations, de silence s'étonne de ses études religieuses durant cette période : « [...] et la protestation, où est-elle donc passée? et la révolte contre la création et son créateur, qu'était-elle devenue? comment pouvais-je passer sans transition aucune de Buchenwald à la foi et à la prière de mon enfance ? »

Pourquoi et comment croire en un Dieu qui permet la souffrance et admet l'injustice ? Comment comprendre l'incompréhensible et l'inexprimable ? Son silence est-il la preuve de son inexistence ? Ceci laisse penser à un propos attribué à Sartre : « Dieu se tait, donc il n'existe pas ». Les victimes ne peuvent absoudre le silence de Dieu qui demeure un scandale tandis que leurs discours sont influencés par la rancœur : « Dans les camps, les religieux qui imploraient Dieu m'énervaient car, si Dieu avait existé... les camps n'auraient jamais existé !! » (DG, 45).

Dans le récit vécu de Miriam Katin (2006 : 117-118), la BD, force de témoignage, *Seule contre tous* tente de comprendre pourquoi, bien qu'éduquée dans la religion juive, elle n'a jamais cru en rien : « Lorsque Esther dit à son mari Károly : “Dieu merci nous sommes en vie et à nouveau ensemble”, celui-ci répond amèrement : “Si ce dernier existait, il n'aurait jamais laissé les nazis et leurs collaborateurs agir” ».

Puisque Dieu éprouve ceux qui l'aiment, c'est le moment de l'épreuve. Non seulement les corps ont été meurtris, l'âme aussi a été visée, blessée et anéantie. La désintégration de la foi du rescapé met en avant la condition de l'homme face à son Créateur et tout le drame enduré dans un mutisme, qui exprime la rage mieux que les mots.

Le silence divin est particulièrement inexplicable voire très douloureux, cependant ce Dieu caché et muet n'est ni absence, ni abandon. Il tient l'homme comme responsable de ses actes. Le témoin échoué dans les ténèbres de ses souvenirs s'autorisera-t-il le droit de répondre à cette question ? Pour Wiesel (2011: 12) : « La tragédie du croyant est incomparablement plus douloureuse, plus profonde que celle de l'incroyant. [...] Le croyant est condamné à ne pas comprendre. [...] Comment justifier Dieu et son silence ? “On ne peut concevoir Auschwitz avec Dieu et sans Dieu” ».

Sans doute, du côté de l'identité juive, l'attachement au peuple juif n'implique pas toujours la croyance en Dieu. Nombre de Juifs étaient laïcs, athées sans que leur appartenance à la communauté juive ne leur pose problème :

Henri ne croyait pas en Dieu, il allait très rarement à la Synagogue, Mitchi comprendra le pourquoi cinquante ans plus tard : « Mon père ne s'y sentait pas dans son élément, il ne lisait pas l'hébreu et n'avait jamais appris

les prières. Il ne croyait pas en Dieu ». [...] Alors je lui ai demandé pour quelle raison il n'avait pas fait sa Bar-Mitsvah. Il a hésité puis m'a dit: « mon père était socialiste militant et laïc. Il n'allait jamais à la Synagogue » Il m'aura fallu cinquante ans pour l'apprendre (*DG*, 42-43).

4.3. Le sauvetage silencieux d'enfants, d'hommes, de femmes, de familles

Nous avons eu l'occasion de constater que nombre d'enfants et de familles ont été victimes de la délation de leurs voisins, ... Cependant, on connaît l'engagement, la solidarité de certains hommes et femmes non Juifs qui se sont dévoués, au péril de leur propre vie, pour épargner ces enfants d'un massacre annoncé :

Monsieur Péricard est monté dans notre appartement. Il a été chercher une valise avec mes affaires. [...] On va s'occuper de la petite. [...] On a des nouvelles. La police compte venir. Il faut vite évacuer la petite. [...] Vous pouvez compter sur nous. [...] Police ! Police ! Espèce de sale traître ! (*EC*, 35- 39).

Outre l'exemple ci-dessus, dans notre deuxième BD, l'agneau réunit tout le troupeau pour essayer de se débarrasser du Mal et au péril de sa vie défie le loup en lui faisant des grimaces sans un seul cri, en silence pour l'entraîner vers un piège mortel : « Le risque était grand... mais après tout il fallait bien se débarrasser de ce loup [...] Là, à bout de nerfs, aveugle par la colère, le loup tomba dans le piège que nous lui avions tendu. Il disparut dans la mer et on ne l'a plus jamais revu » (*AM*, 22, 30)¹⁴.

Cette chaîne de solidarité ne préserva pas uniquement des enfants, Michel Kichka garde d'excellents souvenirs de son professeur de dessin qu'il recontacta 30 ans plus tard. Ce dernier, qui s'adonnait depuis sa retraite à la peinture et aux BD, lui envoie une reproduction d'un de ses tableaux: Auschwitz au fond, au premier plan un petit garçon serrant un train contre sa poitrine, en bas de la vignette, dénote la réalité de l'histoire. L'auteur, déconcerté ne comprend pas le message de l'auteur du dessin mais reçoit quelques jours plus tard :

La photocopie d'une lettre de reconnaissance rédigée par une famille juive de Liège en 1945, certifiant que les parents de Dany Evrard leur avaient fourni, au péril de leur vie, logement, ravitaillement et faux papiers [...].

¹⁴ Les citations tirées de l'album de Jean et Zad, *L'agneau qui ne voulait pas être un mouton*, seront indiquées dans le texte avec le numéro de la page précédé des sigles entre parenthèses (*AM*).

Mon prof Dany Évrard, né pendant la guerre, était en fait fils de « parmi les nations »¹⁵, même si le titre ne leur a pas été octroyé officiellement. Le Talmud dit que « Qui sauve un homme, sauve l'humanité entière »! Ce destin nous a bien liés au-delà du dessin [...] Vous serez en sécurité dans la mansarde. Je passerai après l'usine. Je ne sais comment vous remercier, Monsieur Evrard ! J'ai planqué vos papiers dans l'oreiller (*DG*, 41).

Le silence de ces survivants de la Shoah, qui ont refusé de transmettre les stigmates de leurs blessures endurées pendant la Shoah à leurs enfants par pudeur, amour, honte, devient parole après plus de soixante ans de mutisme, d'isolement dans lequel ces « enfants » rescapés se sont habitués à vivre : « À la maison nous vivions un peu en marge du monde, à l'écart de la réalité, isolés. Pour Papa, la réalité était trop dure à affronter, nous n'avions ni télé, ni journaux, ni magazines. Le monde était grossièrement divisé en deux : les Juifs et les Goys » (*DG*, 46).

Ce n'est plus la nécessité interne seule de se protéger, même si elle existe toujours, qui pousse le survivant à vivre en marge d'un monde qui l'avait trahi, c'est la réalité quotidienne qui l'effraie et le submerge dans un isolement presque maladif. Cette *scène* est une des clefs de voûte de l'histoire de cet album car elle met en évidence l'isolement du rescapé.

4.4. Est-il vraiment possible de souffrir en silence?

Les souffrances pourraient être une épreuve: souffrance d'amour. Le Talmud raconte: tu subis une épreuve, es-tu content de la subir ? Donne-moi ta main. Il se relève. Personne ne peut se relever par soi-même; l'amitié, l'amour, la solidarité y jouent un rôle décisif :

– Si nous ne faisons rien, le loup va nous dévorer les uns après les autres, jusqu'au dernier. Et alors, il sera trop tard pour résister. Aujourd'hui nous sommes assez nombreux pour lui tendre un piège. Au lieu de pleurnicher, battons-nous *pendant qu'il est encore temps!* (*AM*, 20).

Aussitôt, le troupeau se rassembla. C'était bon d'être ensemble (*AM*, 22).

Nous avons été dénoncés. Mon mari... il faut l'aider! [...] Il s'est battu avec les policiers et... [...] Bon, rien n'est perdu. [...] Ne vous inquiétez pas, on va s'en oc-

¹⁵ L'appellation « Justes parmi les nations » désigne les personnes non juives –aussi dénommées Gentils ou goyim– ayant secouru de multiples façons, mais toujours de manière désintéressée, des Juifs menacés par la politique d'extermination nazie (cf. Gensburger, 2004: 15-37).

cuper. [...] ne t'inquiète pas, on va tout faire pour l'aider (EC, 47-48).

Comme nous l'avons observé *supra*, les coupures dans le discours fictionnel écrit permettent de mettre en valeur l'émotion du locuteur. Ces pauses-silences renforcées par des points de suspension, ces césures essaient de camoufler le désarroi de Mme Pierret qui se replie sur elle-même et se concentre sur la supplication.

4.5. Le silence, une échappatoire à la mort ?

Pour être sauvés, pour échapper à la mort, des enfants juifs ont été entraînés, éduqués dans le silence par leurs parents qui subissaient la même menace ainsi que par leurs protecteurs. Ils ont dû parfois changer d'identité, de religion, quitter leurs parents, leurs maisons, ont subi des privations surtout affectives. Souvent sans un mot de la part de leurs parents, ces enfants transférés, placés chez des inconnus pour survivre vivent dans le chaos émotionnel. Dounia, terrifiée, écoute en silence ses parents, elle sait qu'elle doit obéir malgré sa peur et accepte en silence de se cacher au fond d'une armoire : « Faut te cacher, viens ! [...] Écoute ma grande. Je t'aime très fort. Maman t'aimera toujours. [...] Tu vas t'allonger et je vais remettre le fond. Tu ne dois pas faire de bruit. Aucun bruit. Tu m'entends? Aucun bruit. Compris ? » (EC, 26-28).

La fillette entend des coups, des fracas de meubles, les cris de la police mais attend en silence malgré sa détresse, elle sait qu'elle doit garder le silence. Un silence terrifiant qui la retient dans le fond de l'armoire :

J'entendais les gens de la police crier. Ils demandaient à mes parents où j'étais... Mon père leur répétait calmement que j'étais partie à Marseille pour rejoindre de la famille. [...] J'entendais ma mère pleurer. [...] Pour ne rien entendre, j'ai mis mes mains sur mes oreilles. Ça ne fonctionnait pas. [...] J'ai coupé ma respiration pour être certaine de ne pas faire de bruit. Après je n'ai rien entendu, juste le silence [...] (EC, 30-31).

Madame Pierret, leur voisine, sait ce qu'il s'est passé et monte la chercher. Elle doit récupérer en toute hâte la fillette pour la sauver de ses agresseurs : la Police française ! : « Tu me reconnais ? Je suis la voisine du dessous. Je vais m'occuper de toi. Ne t'en fais pas. Il ne faut pas rester ici » (EC, 33).

Les enfants recevaient des consignes de comportement pour devenir invisibles. Feldman (*apud* Fohn, 2011: 33) souligne des difficultés d'affiliation par rapport au processus de désaffiliation qui a eu lieu pendant la guerre. Cette double affiliation marque fortement les enfants juifs cachés par rapport aux autres survivants de la Shoah : « À partir de ce moment-là, la dame a dit que je m'appelais Simone....Simone Pierret.... Et j'étais catholique » (EC, 43).

Comme nous l'avons dit, la pause silencieuse est une marque de l'intentionnalité de l'émetteur. Dans l'énoncé ci-dessus, ce fait pausologique apparaît en situation de face à face, comme une sorte d'écho relié au degré de manque de spontanéité de Dounia. Porteuse de signification, cette hésitation confirme non seulement le désarroi de l'enfant à qui l'on vient de changer de nom de famille mais renforce ses doutes sur sa nouvelle filiation.

Comment fuir la mort ? Sa protectrice change son prénom, Dounia, littéralement « monde » en arabe, devient Simone du prénom masculin Simon, d'origine grecque ou hébraïque « qui est exaucé ». Un clin d'œil au lecteur ? Madame Pierret sauvegarde la judéité de la fillette en lui procurant ce nouveau prénom. Dorénavant elle s'appellera Simone, Simone Pierret, et devra faire le silence sur son vrai prénom et son vrai nom de famille. Dounia, déchue de son identité, accepte la nouvelle sans vraiment comprendre pourquoi.

Feldman, Mouchenik et Moro (2008: 485) développent longuement la problématique de ces enfants juifs privés de leur identité pour être sauvés de la barbarie nazie :

Pour être sauvés, pour échapper à la mort, les enfants juifs ont été dépendants des adultes: pas uniquement de leurs parents qui subissaient la même menace et qui ne pouvaient pas les protéger. Ces enfants ont dû parfois changer d'identité, ont connu des ruptures, des privations, ont dû quitter leur environnement familial et leurs parents. Ils ont parfois été cibles d'humiliations, de maltraitements. Ces enfants ont été transplantés brutalement, pour être protégés, mais souvent sans mots ni de la part des parents, ni de la part des adultes en charge de ces enfants. Ils recevaient uniquement des consignes pour se comporter prématurément comme des adultes : ne pas dire son nom, faire face à un danger qu'ils ne pouvaient même pas nommer, devenir des enfants invisibles.

Le silence identitaire a mis à l'abri nombre d'enfants et a sauvé des vies tout en entraînant des traumatismes qui ont pu dégénérer en problèmes de personnalité. Selon Kangisser-Cohen (*apud* Fohn, 2011: 21), le changement identitaire des enfants cachés, leur a certes sauvé la vie mais ce remplacement a également entraîné une confusion identitaire et une dissimulation obligée de leur appartenance juive. De nombreux enfants ont été convertis ou ont suivi les préceptes d'une autre religion pour se fondre dans la masse (Hogman, 1988: 45). Pendant la guerre, les enfants juifs cachés ont dû s'adapter à un environnement social et religieux qui leur était étranger et auquel ils se sont identifiés afin de passer inaperçus. Le catholicisme étouffe, fait taire leur judaïsme refou-

lé : « Pour les fêtes religieuses, si le temps le permettait... nous allions au village, avant ça, je n'avais jamais assisté à une messe. [...] Je trouvais les chants jolis mais je dois avouer que je ne comprenais rien à ce qu'ils racontaient » (EC, 57).

Les enfants juifs cachés sont nombreux à s'être construits sur base d'un rejet du judaïsme et d'un « catholicisme salvateur » (Feldman, 2007: 444). Après autant d'épreuves, autant de souffrances certains rescapés rejettent leur judaïsme pour couper les ponts avec leur passé car pour nombre d'entre eux, la Shoah est restée dans leur mémoire comme un traumatisme. D'autres, n'ayant pas conscience de leur judaïsme ou par reconnaissance envers leurs sauveurs adoptent le catholicisme par mimétisme.

5. Le passage du temps dans le silence

Sous l'impact de la réalité, la perception du temps est un subterfuge qui se construit dans le Moi inconscient qui veut empêcher le temps de passer. La partie inconsciente du rescapé gère la perception du temps qui se développe et la montre s'arrête, le temps est aboli. Le Moi réduit au silence le temps, le silence étouffe le temps et prend sa place dans le Moi inconscient. Dans l'album *Deuxième génération*¹⁶, Henri, le papa de Mitchi, refuse les souvenirs et s'accroche en vain à l'année 1942, il retient sa vie à ce moment afin d'éviter de déclencher les souvenirs de son vécu pendant la Shoah :

Il vit dans un autre temps. Sa montre s'est arrêtée le jour de son arrestation. Maintenant qu'il a célébré ses 85 ans, il se projette dans l'éternité. Si seulement il le pouvait, il témoignerait ad vitam aeternam, jusqu'à ce qu'il demeure le dernier témoin vivant. Moi aussi, j'aimerais qu'il ne meure jamais (DG, 82).

La vignette fait allusion à la célèbre scène du film muet *Safety last!* (*Monte là-dessus !*) avec Harold Lloyd suspendu aux aiguilles de l'horloge de la façade d'un immeuble dans une rue bondée de passants, de voitures. Pour le père, pas de badauds rassemblés dans la rue, pas de voitures comme dans le film de 1923. Les immeubles vides et à guise d'enseigne lumineuse d'hôtel, une pancarte noire dont l'inscription annonce *blanc sur noir* : Auschwitz. Sur ce, Henri est suspendu aux aiguilles d'une horloge vitale datée : 1942. Harold, assommé par une girouette dans son ascension de l'immeuble, tombe mais réussit à se raccrocher aux aiguilles de l'horloge. Henri, foudroyé le jour de son arrestation, veut arrêter le temps mais son destin l'acheminera au camp

¹⁶ Les enfants, qui ont retrouvé au moins un parent survivant après la guerre font partie de la deuxième génération de la Shoah. Le plus souvent, la souffrance des parents est entrée dans la souffrance des enfants qui essaient de se reconstruire dans le silence.

d'extermination d'Auschwitz. Néanmoins, il reviendra de la marche de la mort dans les forêts, des fours crématoires... et s'adaptera à sa nouvelle vie, fondera *une famille exemplaire* avec des enfants qui seront un triomphe personnel. Pour papa, chacun de nous était «une victoire sur les boches » (DG, 26) et il finira par *dire*. De son côté, Harold s'en sortira et fera honneur à sa fiancée.

Dans *L'enfant cachée*, la disposition des vignettes sont quasiment toutes conventionnelles dans l'album, il y a cinq ou six dessins sur chaque page. Cependant, l'album met en relief les moments essentiels de l'histoire par le biais d'une seule image sur sept planches et une unique image découpée par deux axes qui se croisent. Celle-ci attire l'attention du lecteur en divisant la *photo* de la grange de Germaine où était caché l'enfant avec Mamounette. Un seul dessin découpé en quatre triangles isocèles dont chacun correspond à une saison de l'année passée à la campagne.

La notion du temps en BD peut se faire d'une façon très descriptive, le passage du temps dans le silence, sans coupures pour le cycle des saisons est représenté ici par une succession de quatre vignettes d'un unique dessin renforcé par le biais d'un énoncé linguistique. Dounia s'adapte *rapidement* à sa nouvelle vie, l'adverbe de manière avec une forte nuance de temps met en exergue l'accélération du temps du conteur, le narré et le non narré reviennent à l'adverbe :

Rapidement nous sommes devenus très organisés [...]

Mais malgré tout l'amour qu'elles me donnaient... je pensais souvent à Papa et Maman (EC, 55).

Je ne lui ai pas demandé s'il avait des nouvelles de mes parents. [...] J'avais peur de la réponse (EC, 62).

Dounia reste dans le silence, *elle cogite*, elle n'extériorise ni ses doutes, ni ses attentes. Elle n'en parle à personne. La fillette fait preuve d'une grande maturité, elle sait sans vraiment comprendre pourquoi. Ces vignettes signifient des moments de réflexion et une nouvelle étape dans le déroulement du récit.

L'effroyable réalité à laquelle est confrontée l'enfant lors des retrouvailles avec sa maman est terrifiante. Le silence le plus absolu témoigne de leur rencontre, les yeux écarquillés de la maman sont d'une éloquence foudroyante, ils portent en eux toutes les horreurs vécues. Une petite bouche aux lèvres serrées transmet le silence volontaire. Comment admettre une maman effondrée qu'elle ne reconnaît même pas ? Cependant, il ne lui a fallu qu'un moment pour être certaine qu'il s'agissait bien de sa maman. Au sens psychanalytique, le temps psychique s'articule entre le temps du conscient et le temps vécu. Il nous semble difficile de concevoir la réaction de l'enfant mais la vision pédagogique de la narration implique que la notion de temporalité soit propre aux circonstances particulières du moment et du sujet. Sur ce, le temps est un éternel pré-

sent pour les enfants qui ne vivent qu'au jour le jour. De plus, le temps a la spécificité d'être à mi-chemin entre une mesure objective et une perception subjective :

Je ne savais pas comment faire. J'étais horrifiée. Au début, je ne l'ai pas reconnue. Il m'a fallu un moment avant d'être certaine que c'était bien ma Maman (*EC*, 68).

J'avais peur de ne pas le reconnaître. ... J'avais peur de le reconnaître (*DG*, 7).

Feldman, Mouchenik et Moro (2008: 504) soulignent les difficultés des parents : « Lorsqu'on vient chercher ces enfants qui ont été cachés : ils ne reconnaissent plus leur mère, ils parlent le patois, ils portent un autre prénom, parfois un autre nom, parfois ils adhèrent à une autre religion ».

D'autres enfants furent séparés de leur *famille d'accueil* sans comprendre cette nouvelle séparation qui pouvait leur être déchirante : « Du jour au lendemain, je dus me séparer de celle que j'aimais maintenant plus que ma propre mère » (Kofman: 1994, 68-69). Cette séparation à la fin de la guerre a provoqué un trauma chez l'enfant qui se trouvait de nouveau arraché de l'affection de ses *parents*. Furent-ils des parents d'accueil qui au fil du temps ont transmis des sentiments de sécurité, de soutien et d'affection à ces enfants juifs cachés et rescapés, souvent privés de leur appartenance à leurs géniteurs. Comme le souligne Krell (*apud* Fohn, 2011: 172), « le retrait du milieu d'accueil représente une deuxième perte majeure pour ces enfants. Alors que le sentiment d'appartenance était encore possible dans ce milieu ». Après la libération, certaines familles ont refusé de rendre l'enfant qu'ils avaient sauvé de la mort et auquel ils s'étaient attachés. Des familles d'origine ont refusé que l'enfant maintienne un lien affectif avec la famille d'accueil.

6. Comment accepter le silence des disparus et accepter de se séparer des morts ?

Après la guerre, les parents ne revenaient pas tous mais il fallait surmonter ces événements traumatiques vécus durant la Shoah en puisant une force particulière dans ce manque et acceptant non seulement de vivre dans cette singularité mais aussi dans le silence.

Par ailleurs, comment faire le deuil d'un être cher qui a disparu sans laisser de traces ? Comment accepter de façon symbolique cette nouvelle séparation qui serait comme une nouvelle mort silencieuse ? Toutefois, se réapproprier de cette mémoire s'inscrit dans le devoir de ne jamais oublier et de briser le silence de ceux qui sont partis en cendre :

Comme beaucoup de déportés, mon papa n'est jamais revenu des camps de concentration. On a eu beau

m'expliquer que je ne le reverrai jamais... [...] J'attends
toujours son retour (EC, 70).

Ma famille était partie en cendres, emportée par le vent
mauvais de l'histoire (DG, 9).

Ces enfants juifs rescapés, orphelins de la Shoah devenus adultes, se refusaient souvent d'assumer une telle perte sans raison. Leurs témoignages relevaient d'une poignante douleur : « On a beau nous dire: faites le deuil, moi je ne veux pas faire le deuil, faire le deuil c'est les faire mourir une seconde fois » (Mouchenik: 2006, 121).

7. La solitude des survivants, un pénible fardeau

Pour les survivants de la Shoah, la solitude représente désormais une nouvelle déchirure car nombre d'entre eux avaient la sensation de ne rien avoir à transmettre à leur descendance. Or, au fil du temps un travail psychique sur le deuil de leurs disparus déclencha en eux un sentiment incontournable de libération un peu comme un héritage à transmettre et non pas comme un récit de malheurs à dire.

Dans *Deuxième génération*, cet isolement apparaît dans le chapitre « Seul au monde » : Mitchi n'ose pas poser de questions à son père à ce sujet parce qu'il sait combien ce serait douloureux pour lui mais il comprend que cette solitude était sa force, il se battait contre tout et tous. La vignette de la page 70 occupe un tiers de la page, elle évoque le roman de Saint-Exupéry *Le Petit Prince* mais sur cette planète déserte, silencieuse et lugubre se dressent trois cheminées dont une s'élève sur la partie cachée de ce corps céleste. Une fumée noire, épaisse, envahissante tapisse le ciel. Henri est seul face à la cruauté du monde, vêtu de son pyjama à rayures, le regard absent, entouré de quatre têtes de morts, trois tibias jonchent le sol et en plein milieu, deux petites fleurs orphelines, fanées ne trouvent pas vraiment leur place. Le silence de la solitude s'est installé en lui, à qui parler, à qui dire ? :

Seul survivant de sa famille, [...] Je n'osais pas poser de questions, je sentais que c'était un sujet tellement douloureux qu'il valait mieux ne pas l'aborder. [...] « Seul au monde » sonnait comme « seul contre tous » comme ces westerns de série B où le bon finit toujours par gagner (DG, 70).

Un autre exemple, celui de Yaron, le neveu de Mitchi essaye de poursuivre des recherches sur le nom Kichka, sur la famille « pour en savoir plus », « pas facile d'élaborer un arbre généalogique dont presque toutes les branches ont été arrachées et brûlées » (DG, 72-73).

À la même page, une vignette qui prend la moitié de la page devient

une déclaration d'innocence, d'espoir. Mitchi, le Petit Prince, demande à son Papa, l'aviateur, de lui dessiner « une famille » sur une planète fleurie dans un ciel étoilé. Comme réponse, le gros point d'interrogation du Papa. Le silence remplace une réponse trop douloureuse.

Ce poids touche aussi la deuxième génération, ceux qui n'ont pas subi la Shoah mais ont hérité de ses stigmates :

Peu avant mon départ, un ami est passé me voir. En m'embrassant, il m'a dit : « encore une victime de la Shoah ! » [...] J'étais dans un tel choc que je n'ai pas prêté attention à sa réflexion, qui m'est revenue en plein vol. J'avais déjà entendu parler du syndrome de la Deuxième génération. Étais-je à l'abri de ce mal ? (*DG*, 52).

8. Comprendre le silence

Dounia s'est interdite de parler pendant plus de soixante ans, et après une nuit de confidences avec sa petite fille, son fils lui avoue qu'au fil du temps il avait compris son silence et sa détresse : « Il m'a fallu un peu de temps pour le comprendre mais maintenant... je sais... j'ai compris ton silence » (*EC*, 76).

Les parents de Mitchi parlent Yidish devant leurs enfants mais ne se sont pas souciés de la leur apprendre, cependant elle est « la langue de l'humour juif ! » (*DG*, 29). Pourquoi taire leur langue maternelle à leurs enfants ? Fallait-il les éloigner de leurs souvenirs ? Était-ce une manière de les protéger de l'angoisse vécue durant la Shoah ? :

Petit à petit, j'ai pris l'habitude de ne pas écouter, même quand ils parlaient en français. Qu'avaient-ils à nous cacher ? Pourquoi étions-nous exclus du débat familial ? C'est dans cette langue qu'ils ont dû se dire les choses qui nous auraient permis de mieux comprendre qui nous étions. La langue ne fait-elle pas partie du patrimoine ? (*DG*, 29).

Après le suicide de son fils Charly, Henri entreprend de raconter, de parler, parler, parler. Cet acte a une signification : la confession de sa vie. De part son statut de survivant, conscient de sa responsabilité, Henri croit accomplir un devoir envers les vivants, au nom des morts. Il aura mis des années avant de briser son silence :

Des années plus tard, j'ai essayé de comprendre pourquoi il avait choisi ce moment pour parler. La vérité est que c'est lui qui a découvert Charly mort sur son lit. Je pense que ça a fait resurgir d'un seul coup toutes les images des morts qu'il était parvenu à refouler tant bien que mal. Les deux traumatismes ont dû se télescoper.

[...] Je suis sûr que tous ces morts ont hanté ses nuits. Il les a balayés sous un tapis de silence (DG, 56).

Henri en découvrant le corps de son fils se souvient du silence de tous les morts qu'il avait côtoyé dans le camp d'extermination d'Auschwitz : « Il s'était même jeté sur un tas de morts le 11 avril 1945, [...] pour échapper à un nazi qui tirait sur tout ce qui bougeait » (DG, 56).

Secoué par le suicide de son fils Charly, Henri passe du silence à la parole. Ce choc le pousse à remémorer son passé de rescapé, le silence laisse sa place à la prise de parole. Depuis cette horrible découverte, Henri brise son silence et « ses témoignages et son livre ont fait de lui un homme [...] médiatisé, il est passé de victime de la Shoah à héros de la Shoah » (DG, 56).

9. Pour conclure

Notre étude, loin d'être achevée, s'est axée sur le silence des rescapés de la Shoah et orientée sur *L'enfant cachée* et *L'agneau qui ne voulait pas être un mouton*, bande dessinée pour enfants de deuxième, troisième cycle, et *Deuxième génération*, pour adultes. Cette littérature engagée, autofictionnelle a mis en évidence un problème sociétal dans la mesure où la séparation familiale, religieuse, environnementale provoqua en ces enfants un déchirement qui aboutit en un silence éprouvant. Par ailleurs, notre recherche a porté sur l'impact du silence de Dieu sur la foi des concentrationnaires durant la Shoah et ses conséquences. Nous avons également vu qu'un trauma, tel un suicide peut *devenir* le déclencheur d'une prise de parole du réel dans la fiction bien que la décision de briser le silence peut voir le jour grâce à l'amour. Notre article tente de montrer que la responsabilité de briser le silence de la Shoah est nôtre, non pas uniquement de ceux qui ont pu ressurgir des enfers. Parmi tous les feux du firmament, nombre d'étoiles jaunes flottent en silence illuminant les rescapés qui, un jour eurent droit au retour à la vie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BORNAND, Marie (2004): *Témoignage et fiction. Les récits de rescapés dans la littérature de langue française*. Genève, Droz.
- COLONNA, Vincent (1989): *L'autofiction, essai sur la fictionalisation de soi en littérature*. Thèse de doctorat sous la direction de Gérard Genette en vue de l'obtention du grade de Docteur en Linguistique. Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales. Disponible sur: <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00006609>.
- DOUBROVSKI, Serge (1982): *Un amour de soi*. Paris, Hachette.

- DRESDEN, Samuel (1997): *Extermination et Littérature*. Paris, Nathan [1^e éd.: Amsterdam, 1991].
- FELDMAN, Marion (2007): *Psychologie et psychopathologie des enfants juifs cachés en France pendant la Seconde Guerre Mondiale et restés en France depuis la Libération*. Thèse de doctorat sous la direction de Marie Rose Moro et Yoram Mouchenik en vue de l'obtention du grade de Docteur en Psychologie. Paris, Université Paris XIII.
- FELDMAN, Marion, Yoram MOUCHENIK & Marie-Rose MORO (2008): «Les enfants juifs cachés en France pendant la Seconde Guerre mondiale : des traces du traumatisme repérables plus de soixante ans après». *La psychiatrie de l'enfant*, 51(2), 481-513.
- FINELTAIN, Ludwig (2008): « Les syndromes des survivants de la Shoah ». *Bulletin de Psychiatrie* 12, sp. Disponible sur: <http://www.bulletindepsychiatrie.com/-shoah.htm>.
- FOHN, Adeline (2011) : *Traumatismes, souvenirs et après-coup: L'expérience des enfants juifs cachés en Belgique*. Thèse de grade de Docteur en Sciences Psychologiques sous la direction de Susann HeenenWolff et Olivier Luminet. Louvain, Université Catholique de Louvain.
- FRIEDEMANN, Joë (2007): *Langages du désastre*. Tours, Librairie A.G. Nizet.
- GENSBURGER, Sarah (2004): «La création du titre de *Juste parmi les Nations*, 1953-1963». *Bulletin du Centre de Recherche française à Jérusalem* 15, 15-37. Disponible sur: <http://bcrfj.revues.org/90>.
- GRICE, Paul (1979): «Logique et conversation». *Communications*, 30, 57-72.
- HAUDOT, Jonathan (2012): *Shoah et bandes dessinées*. Paris, L'Harmattan.
- HOGMAN, Ferdinand (1998): «The experience of Catholicism for Jewish children during World War II». *Psychoanalytic Review*, 75(4), 511-532.
- JEAN, Didier & ZAD (2010): *L'agneau qui ne voulait pas être un mouton*. Luçon, Syros.
- KANGISSER-COHEN, Sharon (2005): *Child Survivors of the Holocaust in Israël: Finding their voice: social dynamics and post-war experiences*. Brighton-Portland, Sussex Academic Press.
- KATIN, Miriam (2007): *Seule contre tous*. Paris, Seuil.
- KESTENBERG, Judith S. (1988): «Child survivors of Holocaust. Introduction». *Psychoanalytic Review*, 75(4), 495-497.
- KICHKA, Michel (2012): *Deuxième génération. Ce que je n'ai pas dit à mon père*. Paris, Dargaud.
- KOFMAN, Sarah (1994): *Rue Ordener, rue Labat*. Paris, Galilée.
- KRELL, Robert (1993): «Child survivors of the Holocaust: Strategies of adaptation». *Canadian Journal of Psychiatry*, 38, 384-389.

- LAURENT, Thierry (2013): «Le silence dans l'œuvre de Patrick Modiano», in Françoise Hanus & Mina Mazarova (éds), *Le silence en littérature*. Paris, L'Harmattan. 92-115.
- LEVINAS, Emmanuel (1974) : *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*. Paris, Gallimard (Folio Essais).
- LIZANO, Marc, Loïc DAUVILIER & Greg SALSEDO (2012): *L'enfant cachée*. Bruxelles, Le Lombard.
- MOUCHENIK, Yoram (2006) : *Ce n'est qu'un nom sur une liste, mais c'est mon cimetière*. Paris, La pensée sauvage (Trauma).
- MODIANO, Patrick (2014) : *Discours de Patrick Modiano prononcé le 10 décembre 2014 à Stockholm, lors de la remise du Prix Nobel de littérature*. Disponible sur : <http://www.gallimard.fr/Media/Gallimard/Video/Discours-de-Patrick-Modiano-prix-Nobel-de-litterature-2014>.
- VALENT, Paul (1998): «Resilience in child survivors of the Holocaust : Toward the concept of resilience». *Psychoanalytic Review*, 85(4), 517-535.
- VEIL, Simone (2006): *Discours de Simone Veil prononcé le 26 janvier 2006 à Amsterdam, lors de la remise de prix dédié à la mémoire d'Annetje Fels Kupferschmidt*. Disponible sur : <http://www.fondationshoah.org/FMS/DocPdf/Discours/-26012006%20Amsterdam%20VF.pdf>.
- VOGEL, Ruth (2003): «Februarschatten d'Elisabeth Reichart et Damals, dann und danach de Barbara Honigmann : le non-dit sur la Shoah», in Nicole Fernandez-Bravo (éd.), *Lire entre les lignes : l'implicite et le non-dit*. Paris, Publications de l'Institut d'Allemand de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, 217-233.
- WIESEL, Élie (1989): *Silence et mémoires d'hommes*. Paris, Seuil.
- WIESEL, Élie (1996): *Et la mer n'est pas remplie*. Paris, Seuil.
- WIESEL, Élie (2011): *Cœur ouvert*. Paris, Flammarion.
- WIEVIORKA, Annette (2002): *L'ère du témoin*. Paris, Hachette littératures (Pluriel histoire).
- WIEVIORKA, Annette (2013): *Déportation et génocide : Entre la mémoire et l'oubli*. Paris, Hachette littératures (Pluriel histoire).